

Le crépuscule d'une génération

Roman culte. Pamela Moore avait dix-huit ans lorsqu'elle écrivit ce que certains ont vu comme le «*Bonjour tristesse*» américain. L'histoire désenchantée d'une jeunesse sans horizon.

ALAIN FAVARGER

i

Il y a des rééditions qui peuvent être de vraies révélations pour le public d'aujourd'hui. Ce sont par exemple celles qui font redécouvrir un texte ayant eu en son temps un fort impact, mais dont l'onde de choc s'est estompée. Au point que, un bon demi-siècle plus tard, quand il resurgit, on le perçoit comme quelque chose de neuf, d'étonnant, telle une fleur aux pétales de velours sombre.

Née en 1937, élevée dans un pensionnat avant d'étudier au Barnard College, une université renommée de New York, réservée aux femmes, Pamela Moore était à l'orée de l'âge adulte quand elle portait en elle son premier livre. L'histoire d'une jeune fille révoltée, partagée entre Manhattan où son père travaille dans l'édition et Los Angeles, où sa mère, actrice sur le retour, tente de relancer sa carrière dans les studios de Hollywood. Elle s'appelle Courtney Farrell et offre le profil d'une adolescente mutine et effrontée. On la voit au début du roman tenter de combler son manque d'affection auprès de Janet, sa camarade de chambre, et de Miss Rosen, sa prof d'anglais.

Courtney n'est pas aussi frivole que Janet, qui n'hésite pas à se prélasser nue sur son lit, «dans une flaque de soleil». Plus romantique, elle se projette dans la figure de Miss Rosen, qui éprouve de la sympathie pour elle, la reçoit souvent et l'initie aux arcanes comme au charme déroutant de la prose de Joyce. Fiancée, Miss Rosen finit toutefois par s'effrayer de son attirance pour Courtney et met un terme à leur relation particulière, au grand dépit de la jeune fille.

Dans la foulée, les aléas de la séparation de ses parents obligent Courtney à déménager en Californie pour y suivre sa mère. Nouveau collègue, nouveau cadre de vie. Pendant que sa mère, actrice sur le déclin, piaffe et se morfond au seuil de Hollywood, faute d'engagement intéressant, l'adolescente baguenaude, se laisse draguer par l'imprésario de sa mère. Avant de faire le grand saut avec un acteur homosexuel, qui se divertit avec elle et joue au dépuceloir jusqu'au retour d'un ex-amant furibond. Ce méli-mélo trouble la jeune fille qui s'essaie à l'autopunition avec une lame de rasoir après les remontrances de l'imprésario de sa mère.

Reste que cette initiation précoce est un tournant. Après son retour à New York, Courtney, de plus en plus livrée à elle-même et à ses vagues études, multiplie les flirts. Des dérivatifs à sa solitude, encouragés par Janet, son amie de collège retrouvée, noctambule en diable. A travers sa peinture des dérèglements de la vie de Courtney, Pamela Moore brosse le portrait d'une généra-



Pamela Moore, malgré un mariage, la naissance d'un enfant et l'écriture de quatre romans, finit par se suicider. DR

tion perdue. Quelque peu en avance sur le grand boom de la révolution sexuelle des sixties et la vogue hippie. Contemporains des jeunes excités de *La Fureur de vivre*, le film mythique de Nicholas Ray, ses personnages en ont l'insolence et la soif haletante.

Psyché tourmentée

La romancière en herbe multiplie les épisodes, étoffe son intrigue avec le portrait de l'excentrique et riche Anthony Neville, libertin provocateur, tout aussi intelligent et littéraire que symbole de la décadence. D'autres figures apparaissent entre étudiants noceurs, renvoyés de Yale et Harvard, ou esprits raisonnables et repentis, comme Charles Cunningham qui tente de sortir l'héroïne d'une impasse dans laquelle son amie Janet s'enferme pour sa part de plus en plus.

Le livre, paru avec un grand retentissement en 1956, dénote une maturité rare pour un premier roman. Le lecteur est pris par l'intrigue, subtilement mise en place et relancée par d'habiles et inattendus rebondissements. La langue du récit est simple, efficace et en même temps portée par la fraîcheur du lyrisme de la jeunesse. L'approche des personnages est pertinente et épouse avec finesse les méandres de la psyché tourmentée et paradoxale de chacun d'entre eux. On lit dans ce portrait le désarroi d'une génération per-

due, délaissée par des parents insouciantes et maladroites. Ou dont la colère, comme celle qui habite le père de Janet, ne fait qu'attiser le pire.

Vertige du suicide

Le succès du livre à l'époque fut certes lié à son odeur de soufre et aux relents de scandale qu'il pouvait susciter par sa peinture directe des émois de la jeunesse dans un pays encore largement puritain. Devenu un best-seller, *Chocolates for Breakfast* fut très vite traduit à l'étranger, en France chez Julliard, l'année même de sa parution aux Etats-Unis. C'est cette traduction que l'on peut redécouvrir aujourd'hui avec une postface du fils de l'auteure révélant le parcours de sa mère et les maints passages du livre supprimés à la sortie de celui-ci. Histoire de donner la pleine mesure de ce roman étonnant. Echos troublants d'une jeunesse gâtée, mais mal aimée, négligée par ses géniteurs au point d'être poussée au vertige de son propre anéantissement. Celui-là même connu par l'auteure qui, malgré un mariage, la naissance d'un enfant et l'écriture de quatre autres romans, finit par se suicider en 1964, à l'âge de vingt-six ans. I

> Pamela Moore, *Chocolates for Breakfast*, trad. de l'anglais par France-Marie Watkins-Roucaurol, Ed. du Nil, 348 pp.

FERENC KARINTHY

Vue d'un monde déshumanisé

ALAIN FAVARGER

Fils de Frigyes Karinty, auteur mythique des lettres hongroises, Ferenc Karinty (1921-1992) a été tout à la fois journaliste, dramaturge, traducteur de Molière et champion de water-polo. On réédite de lui en poche l'un de ses textes majeurs, *Epépe*, paru en 1970 avec un certain éclat. C'est l'histoire d'un linguiste dénommé Budaï, qui s'endort dans l'avion qui doit le conduire à Helsinki pour un congrès. Mais l'engin atterrit ailleurs dans une métropole inconnue. Surprise, on y parle une langue étrange, dont le héros, polyglotte éprouvé, ne parvient pas à déchiffrer le moindre mot. Interloqué, le scientifique voit un mur d'incompréhension se refermer sur lui.

Tout ici, sous les apparences d'une grande ville moderne, paraît d'ailleurs inhumain. Comment Budaï va-t-il se sortir de ce cauchemar oppressant? A la fois grave et drôle, ce roman où l'on retrouve des échos du *Procès* de Kafka et du fameux *1984* de George Orwell, renvoie bien sûr à la hantise du totalitarisme et de la chape de plomb qui s'est abattue sur la Hongrie après la Seconde Guerre mondiale. I

> Ferenc Karinty, *Epépe*, trad. du hongrois par Judith et Pierre Karinty, Ed. Zulma, 285 pp.

G. LE VALLON DE LA MÉNODIÈRE

Un nom trop long

LAETITIA ROBYR

Vous cherchez un livre léger (dans tous les sens du terme) pour l'été? *J'aurais préféré m'appeler Dupont* est fait pour vous! C'est avec beaucoup d'humour que Guillemette Le Vallon de la Ménodièrre raconte sa propre histoire, celle d'une fillette née dans une famille d'aristocrates et qui n'avait rien à faire là. Elle invite le lecteur à découvrir l'univers particulier dans lequel elle a grandi: un univers raffiné, rempli de principes et de bonnes manières, qu'elle trouve froid et assommant. L'héroïne s'ennuie tellement qu'à l'âge de sept ans, sa valise en main, elle annonce solennellement à sa mère: «Je vous quitte.» Intimement convaincue d'avoir atterri dans cette famille par erreur, Guillemette rêve de pouvoir intégrer une famille «normale» comme celle de son amie Michelle, fille du charcutier ou encore celle d'Audrey, dont les parents gèrent une discothèque.

Ce texte nous présente le monde à travers des yeux d'enfant, un peu à la manière de Goscinny dans son *Petit Nicolas*. Les petites formules naïves de la fillette prêtent plus d'une fois à sourire: «Mes parents, comme quasi tous les parents de la planète Terre, n'ont jamais été des enfants, ils sont nés adultes, directement. Surtout me demandez pas comment, j'en sais fichtre rien.» Le ton ironique et enjoué avec lequel l'auteure dévoile les désagréments occasionnés par son nom à particule fait de son premier roman un livre idéal à emporter à la plage. I

> Guillemette Le Vallon de la Ménodièrre, *J'aurais préféré m'appeler Dupont*, Ed. Stock, 134 pp.

chronique



Dix kilomètres de bouchons à l'entrée nord du Gothard. KEYSTONE

La transhumance, goutte à goutte

Il pieno. Le pied au plancher, filons vers la Méditerranée pendant qu'il reste un peu de pétrole!

JEAN AMMANN

Devant moi, des voitures qui filent, comme s'il fallait fuir le travail, la maison, la routine, les 50 semaines précédentes... Il y a des breaks, des décapotables, des camping-cars, des motorhomes, un side-car, des drôles de motos à trois roues, des sport utility vehicles aussi gros que les motorhomes précédemment cités, des bus, quelques camions égarés parmi le peuple des vacanciers... Nous sommes un samedi de juillet, sur la route du sud, nous fonçons vers l'Italie aussi vite que le permet une Corolla lestée d'une tente-remorque Trigano Chevrny GL (GL pour «grand luxe», à chacun sa notion du luxe, celle-ci a deux matelas mousse), nous participons à la marée semi-annuelle, une fois dans un sens (10 km de bouchon à l'entrée nord du Gothard),

une fois dans l'autre (10 km de bouchon à l'entrée sud du Gothard). C'est la transhumance moderne, chantée naguère par Ricet Barrier: «V'la l'été, les vacanciers vont arriver!»

Je ne parle ici que de la transhumance terrestre, car dans les cioux, c'est le même exode en trois dimensions: ce week-end où nous roulions vers la Toscane, 98 000 passagers se taponnaient à Cointrin, 250 000 à Klotten... Je n'ai pas les chiffres pour Toronto.

On pourrait s'interroger sur le sens de cette migration? Qu'allons-nous chercher, pauvres travailleurs que le travail abrutit? Un peu de soleil, un peu de repos, un peu de temps? Je regarde autour de moi, sur la plage, ces

pères qui jouent avec leurs enfants. On dirait qu'ils les redécouvrent. N'est-ce pas malheureux d'avoir deux semaines pour se souvenir de la paternité? Les autres primates n'attendent pas les congés payés pour s'occuper de leur descendance, mais les autres primates ne peuvent pas s'acheter la Trigano Chevrny GL, qui dort 50 semaines par année au garage. Nous voyons en ceci que l'homme est supérieur.

Mon propos n'est pas de critiquer le travail: c'est encore ici-bas le seul moyen de gagner honnêtement de l'argent. Je pense que le jour où nous ne serons plus payés, nous arrêterons de travailler, car nous sommes mercantiles.

Nous avons passé Gênes, nous avons surplombé les pauvres Génois

du haut d'une autoroute en colimaçon: il paraît que des gens vivent là-dessous! Une sous-humanité croupit sous ces viaducs, dans le bruit et la pollution. Avant l'invention du moteur à explosion, ces Génois asphyxiés ont régné jusqu'en Crimée... Nous nous préparons à serrer à droite, nous serrons à droite, nous nous extrayons du trafic. Nous nous arrêtons en face de la colonne où il est écrit «SenzaPb» sur un panneau d'un vert mensonger. «Il pieno?» «Si, per favore». Juste à côté, mugissent dans un flot sans fin les moteurs des breaks, des décapotables, des SUV, des motorhomes; un ou deux camions barrissent... Le pompiste repose le pistolet. Dire que sur la terre comme aux cioux, tout ce cirque s'arrêtera avec la dernière goutte. I